

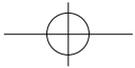
Nilüfer Göle

Instantanés terroristes à Istanbul et nouvelle scénographie de l'islamisme

Le terrorisme fonctionne aussi à l'image-choc qui tend à nous sidérer, par sa mise en scène comme par ses effets catastrophiques. Les attaques contre la Turquie laïque, musulmane et pro-européenne définissent un ennemi : les passeurs, ceux qui peuvent prétendre composer un monde d'échanges entre cultures et entre religions.

Au mois de novembre 2003, Istanbul a été par deux fois victime du terrorisme islamiste. Le premier attentat à la voiture piégée a touché les deux synagogues qui se trouvent au cœur de la ville. Cinq jours plus tard, le 20 novembre, le même scénario se renouvelait. Deux puissantes explosions endommageaient des bâtiments britanniques, le consulat de Grande-Bretagne et la banque HSBC. Pourquoi la Turquie a-t-elle été choisie comme cible du terrorisme islamiste ? Quel sens donner au terme « islamique », associé à celui de terrorisme ? Marque-t-il un lien avec la religion, la politisation de l'islam ou, au contraire, une rupture avec toute religion, toute idéologie, illustrant ainsi une forme dégradée, voire la fin de la politique ?

La Turquie est devenue l'une des cibles privilégiées du terrorisme international pour la raison sans doute qu'elle est au cœur d'une rivalité qui oppose deux représentations de l'islam à l'échelle mondiale. Les attentats ont bel et bien visé un autre visage de l'islam, celui que propose la Turquie, qui ne ressemble en rien à celui d'Al-Qaida ou des adeptes de la Guerre des civilisations. Le terrorisme islamiste s'en est pris, pour le détruire, à un islam alternatif, un islam à visage humain qui s'accommode aux valeurs européennes

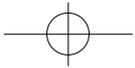


du pluralisme politique et de la laïcité. Mais le terrorisme islamiste ne se résume pas à un seul acte de barbarie ou de destruction. Il énonce aussi une sorte de répertoire religieux qui rappelle les interdits, redessine des frontières, redéfinit les ennemis de l'islam dans le monde moderne. Au lieu de séparer terrorisme et religion, ou de ne voir dans le terrorisme que l'instrumentalisation du religieux, mieux vaut sans doute élucider comment la religion est recodée et réintroduite dans l'agenda politique par le terrorisme islamique qui joue aussi bien à l'échelle locale que transnationale et s'adresse à des publics à la fois nationaux, religieux et occidentaux.

Pour expliquer les attentats d'Istanbul, les médias ont privilégié les événements politiques qui avaient directement précédé les actes terroristes. Les accords militaires entre Israël et la Turquie, la guerre contre l'Irak justifieraient ainsi le choix des cibles, les synagogues comme le consulat britannique et la banque HSBC à Istanbul. Les spécialistes de l'islam, quant à eux, ont vu dans ces attentats la confirmation de leur thèse selon laquelle la montée du terrorisme coïnciderait avec le déficit politique de l'islamisme, serait l'illustration de son incapacité à mobiliser les masses et à prendre le pouvoir dans tel ou tel pays. Toujours selon eux, c'est donc du déclin de l'islam politique dont il s'agit là, le terrorisme étant l'aveu d'une impuissance politique. Cette conception de l'islamisme, réduite aux stratégies révolutionnaires de prise du pouvoir étatique, semble bien étroite. Rabattre le terrorisme islamiste sur le terrorisme gauchiste des années 70, sorte de feu d'artifice d'un mouvement politique impuissant à « réenchanter » le monde, réduit le sens que l'on peut donner à la nouvelle posture que prend le terrorisme islamiste à l'échelle mondiale. Depuis les attentats du 11 septembre 2001, ce terrorisme occupe une place centrale dans la nouvelle donne internationale et réactive le questionnement des sociétés musulmanes ou européennes sur une éventuelle présence de l'islam dans la vie politique des nations.

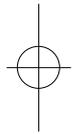
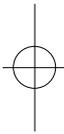
La temporalité du terrorisme et les instantanés

Si le message des attentats d'Istanbul s'adressait au monde entier, la cible n'a pas été choisie au hasard. En rester au contexte politique et international est peut-être moins riche d'enseignements que d'en revenir à l'échelle « micro » de l'événement terroriste, d'en chercher les indices sur les lieux mêmes où il a été perpétré. C'est là une manière d'agrandir les images pour mieux les mettre en relief avec le contexte historique, en détecter le sens inédit au lieu de réduire ces attentats à une seule réaction aveugle, sorte d'aveu d'une impuissance politique. Le terrorisme islamiste participe en effet à la production d'un sens religieux, veut avoir le monopole de la représentation de l'islam radical. Les cibles



visées n'ont pas été choisies en fonction d'une seule volonté de destruction, mais au regard d'un répertoire religieux qui veut résonner dans l'imaginaire collectif musulman et pénétrer dans l'espace politique.

Saisir l'événement dans sa propre temporalité s'impose par la nature même de l'acte terroriste qui frappe dans un laps de temps très bref. Celui-ci vient interrompre le déroulement de la vie ordinaire, tel un éclair soudain et foudroyant, le temps d'un clignement d'œil, d'un *augenblick* en allemand ou d'un *snapshot* en anglais (le terme à l'origine signifie « coup de feu »). C'est cette force brute et immédiate qui met la violence terroriste hors du temps réel. Elle est ce cauchemar que l'on veut quitter au plus vite, dont on veut effacer les images pour rejoindre la vie ordinaire. Or, depuis le 11 septembre, la terreur a laissé des traces que les esprits les plus optimistes sont incapables d'oublier. Notre quotidien est de plus en plus souvent affecté par l'ombre du terrorisme. Chaque attentat ne fait que renforcer notre sentiment d'effroi, notre crainte de voir le monde devenir une scène où peuvent à tout moment se dresser soudain les acteurs d'une violence destructrice. Mais ce terrorisme des instantanés est un processus en cours dont nous ne saisissons qu'une étape du développement. Les attentats se multiplient dans le temps et dans l'espace, dressant ainsi une cartographie planétaire du terrorisme islamiste.

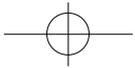


Les analyses sur le terrorisme islamique tiennent peu compte de cette temporalité aussi étrange qu'effrayante. En le replaçant dans un contexte politique plus large, en cherchant ses racines dans les inégalités et les injustices sociales provoquées par la mondialisation, elles privilégient la cause, c'est-à-dire le terrain social, sur l'acte terroriste lui-même. Du même coup, la logique de la longue durée reprend le pas sur l'instantané du terrorisme. Ce registre semble nous inviter lui aussi à rejoindre la vie ordinaire, les temporalités familières de la vie politique et sociale. Un discours thérapeutique qui, en faisant appel à la longue durée et aux causes structurelles, nous fait oublier le caractère instantané de l'acte terroriste.

Une marque mondiale du terrorisme ?

Le 11 septembre est l'acte inaugural d'un terrorisme islamiste qui, depuis, a montré sa capacité à frapper n'importe quel objectif dans le monde. L'effondrement des *Twin towers* de New York marque bien la naissance d'une nouvelle ère où le terrorisme prend une dimension planétaire. La série d'attentats à Istanbul s'inscrit dans cette même logique qui défie à la fois le temps et l'espace, mise en scène macabre qui se répète de par le monde avec des acteurs sans visages et sans paroles.

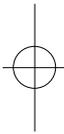
Le terrorisme d'Al-Qaïda frappe toujours de la même manière, que ce soit à New York ou à Istanbul : gémellité des cibles, simultanéité de l'action,



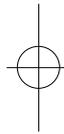
suicide des terroristes martyrs. Devenu global, dans la mesure où il ne se limite pas à un pays ou à une région, ce terrorisme s'inscrit dans la configuration politique internationale. La portée des actes terroristes dépasse la dynamique des politiques locales. Les Turcs ont ainsi eu le sentiment d'être choisis comme la cible locale d'un jeu terroriste dont la mise en scène était d'ordre global. La Turquie contemporaine a été confrontée à différents mouvements terroristes, qu'ils soient ethnique, religieux ou politique (le mouvement kurde PKK, le hizbullah islamiste ou le mouvement d'extrême gauche-DHKPC). Or, tous les observateurs, turcs ou étrangers, ont partagé ce sentiment que les derniers attentats s'inscrivaient dans une autre logique que celle interne à la politique nationale turque (mais visant néanmoins à perturber celle-ci).

Absence du vocabulaire :

entre la guerre sainte et le terrorisme politique



Descendre au niveau « vécu » du terrorisme, saisir l'instant et en récupérer les images nous permet dans un premier temps de nous rendre compte du décalage qu'il y a entre la nature de l'événement et le nom que nous lui donnons. Le premier constat est la difficulté de nommer ces attaques, mélange entre le terrorisme « classique », la déclaration de la guerre sainte (jihad), et l'évocation d'une catastrophe naturelle. Quant aux terroristes eux-mêmes, on les appelle tantôt des kamikazes, tantôt des néo-martyrs. La notion de terrorisme, qui suppose à la fois des revendications et des marges de négociation, ne s'applique pas facilement à ces attentats. Les mouvements terroristes de type nationaliste, par exemple, étaient liés à la défense d'un territoire et à une revendication d'autonomie. Le terrorisme islamiste, tel qu'il s'est manifesté à New York ou à Istanbul, nous oppose un silence et l'absence de toute revendication territoriale. Si l'on qualifie à juste titre le terrorisme islamiste de phénomène global, c'est en raison de l'absence de tout lien avec un territoire. Le terroriste vient de ne pas voir le visage de l'agresseur, de ne pas entendre ses paroles, tout en ayant le sentiment d'être dans une guerre sans fin.



L'illustration de l'«oumma» transnational

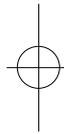
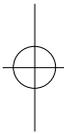
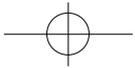
Il y a un amalgame entre le terrorisme islamiste et la déclaration de la guerre sainte, « le jihad global ». Or, il s'agit là d'une guerre sans État. Bien que les Américains cherchent à dénoncer « l'axe du mal » en désignant les États qui protègent, voire alimentent le terrorisme, le jihad terroriste s'organise et se propage via des réseaux transnationaux. La réponse de l'Occident face au terrorisme islamiste reste dans un cadre plus national que lui, celui-ci n'ayant aucune difficulté à se projeter dans un espace sans



frontière, une communauté religieuse, une «oumma» imaginaire. Le profil des militants du terrorisme illustre cette «déterritorialisation». Les terroristes qui ont frappé Istanbul avaient une implantation locale. Or, cette capacité à recruter des terroristes d'origine turque, et non simplement d'origine arabe, illustre cette stratégie qui est de construire un réseau à l'image de la communauté religieuse transnationale.

L'itinéraire de ces terroristes turcs souligne également le caractère international de cette «guerre sainte»: après avoir combattu en Bosnie-Herzégovine, puis en Tchétchénie, ils auraient séjourné au Pakistan pour s'arrêter en Syrie et à la frontière Iranienne. Mais les auteurs de ces attentats, bien qu'ils appartiennent à des réseaux transnationaux de l'islam, ne sont pas pour autant «déracinés». De nationalité turque, ils sont tous originaires de Bingöl et de la même famille. C'est là une curieuse articulation entre une solidarité ethnique, voire tribale avec une maîtrise technologique (ils étaient propriétaires d'un café Internet) liée à la modernité globale. Cette entrée des terroristes dans la modernité globale relève à la fois de leur appartenance à des réseaux transnationaux et de l'accès qu'ils ont aux armes de destruction. Bingöl, au cœur du sud-est de la Turquie à majorité kurde, a été dans les années 80 un des fiefs du mouvement islamiste radical, «Hizbullah» (sans aucun lien avec le mouvement chiite libanais). Cette organisation, démantelée en 2000, passe pour avoir servi de milice au service de l'État contre le mouvement nationaliste kurde (PKK). Si certains de ces groupuscules de l'ombre ont pu, selon les enquêteurs, poursuivre leurs activités clandestines, ils n'avaient pas les moyens de perpétrer des attentats d'une telle envergure. C'est l'adhésion de ces groupuscules à une nouvelle matrice idéologique et leur recrutement par des réseaux transnationaux qui leur a donné leur force de frappe. En général, les militants sont recrutés parmi la jeunesse issue de bonnes familles, parfois même d'un milieu laïc et démocrate, comme cela semble être le cas des terroristes de Bingöl. Selon le maire de la ville, les parents ignoraient le plus souvent l'appartenance de leurs fils à ces groupes radicaux. Le jeune Azad Ekinçi, décrit par ses camarades d'école comme un garçon sans histoire parlant de football ou de cigarettes, aurait ainsi valeur d'exemple: «Son père, un fonctionnaire et militant kurde respecté, a été assassiné par des nationalistes locaux lorsqu'il avait un an. Azad est élevé par sa mère. En dehors de l'école, lui et son frère ne sortent que très peu. Après le lycée, il s'inscrit dans une université d'Istanbul. À son retour, trois ans plus tard, il aurait donné l'ordre à sa mère de porter le voile islamique.» (*Le Monde*, 1er décembre 2003)

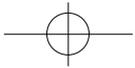
Pourquoi et comment bascule-t-on du radicalisme islamique au terrorisme suicidaire? Quels rapports les attentats-suicides entretiennent-ils avec



l'islam? Le jihad islamique qui signifie « la lutte dans le chemin de Dieu » a deux interprétations; l'une est guerrière, l'autre personnelle et spirituelle. Dans le premier sens, celui de lutte armée pour la défense ou l'expansion de l'Islam, le jihad est « une des portes du Paradis » pour les « combattants de Dieu » (mujahid); ceux qui meurent en l'accomplissant sont des « témoins » de la foi (des shahid), des martyrs. Or, le terrorisme islamiste contemporain rompt avec les interprétations orthodoxes de la religion, y compris avec celle de la tradition shiite du martyr, car le martyr est celui qui meurt au combat pour la défense de la communauté et non celui qui cherche délibérément la mort. Le terrorisme islamiste fait ainsi un emprunt à la tradition shiite du martyre, l'articule aux formes de combat des kamikazes et l'étend aux sunnites. Ce syncrétisme est l'un des traits caractéristiques du terrorisme islamiste contemporain. Si le terrorisme « classique » fait toujours référence à l'acteur qui agit au nom de ces actes, les attentats-suicides ne se prévalent d'aucune référence à leurs auteurs, sinon à travers leur mort et leur statut de martyr. Comme le souligne Farhad Khosrokhavar dans son livre *Les nouveaux martyrs d'Allah*, le terme de martyre trouve ici une traduction inédite. Le radicalisme islamique est à la fois un « bricolage » religieux, un rapport plus personnel à l'islam, plus indépendant de l'interprétation qu'en donnent les autorités religieuses, mais également un mouvement très proche des formes modernes du terrorisme. Parler de martyrs ou de kamikazes tente d'éclairer le profil de ces terroristes sans rendre compte pourtant de la nature de l'action, des cibles choisies et de la perception de ces attentats par les différents publics.

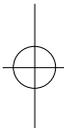
Catastrophe naturelle et destruction apocalyptique

Par l'ampleur de leur destruction, ces attentats ont un trait commun avec les catastrophes naturelles. Ils ne touchent pas des cibles bien délimitées, mais des quartiers entiers avec leurs passants, leurs habitants, sans distinction de classes ou de religions. Les quatre attentats des 15 et 20 novembre ont fait soixante et un morts et plus de sept cents blessés à Istanbul. L'une des explosions a touché la synagogue de Neve Shalom, située en plein centre d'Istanbul, près de la tour Galata. Sa façade a été entièrement détruite et le cratère énorme, ouvert devant elle, montre la puissance de la charge. La seconde synagogue visée, de Beth Israël, se trouve dans le quartier de Sisli à cinq kilomètres de distance. La déflagration, initialement attribuée à une fuite accidentelle de gaz, a dévasté une bonne partie de ce quartier. L'explosion qui a détruit les bureaux de la banque britannique HSBC, a eu lieu également dans un quartier très animé et peuplé, le quartier du Levent. La quatrième explosion a détruit une partie du consulat de Grande-Bretagne situé dans le quartier historique de Beyoglu. Dans

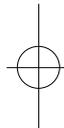


les rues, le spectacle pouvait être celui d'une catastrophe naturelle: façades effondrées, carcasses de voiture, débris de vitres brisées au milieu desquels résidents et passants circulaient, en état de choc, les vêtements déchirés par la puissance de la déflagration. Des pompiers tentaient d'éteindre les incendies, alors que les équipes de sauvetages acheminaient les blessés vers les hôpitaux du quartier. «C'était comme un tremblement de terre», répétaient les témoins. Les scènes de dévastation pouvaient se confondre avec celles du tremblement de terre d'Izmit, quelques années plus tôt.

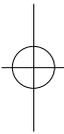
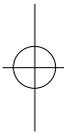
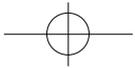
La circulation des images du terrorisme crée ce que Ulrich Beck appelle «la globalisation de l'émotion». Les nouvelles technologies de communication répandent dans le monde entier les images «choc» du terrorisme, créant ainsi une sorte de mémoire collective. Les habitants d'Istanbul ont immédiatement associé la réalité des attentats islamistes avec le 11 septembre. «Ici, c'est devenu comme New York», criait un habitant d'Istanbul en pleurant. Cette association traduit le sentiment que les attentats d'Istanbul ne relevaient pas d'une logique interne, mais externe. Une rhétorique islamiste s'est mise en place à l'échelle mondiale, véhiculée par des cibles locales. La scène sur laquelle jouent les islamistes est mondiale malgré des destructions et des recrutements locaux.



Une scénographie du religieux



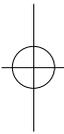
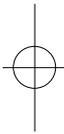
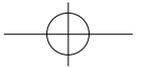
On est saisi par l'aspect inhumain, apocalyptique des destructions. Ces attentats ont détruit indistinctement et sans hésitation des vies humaines, des quartiers d'habitations, des lieux de culte, des immeubles de bureau, des monuments historiques. Ce déluge de destructions masque ce qui se met en place sans se montrer. Chaque attentat est l'une des pièces d'une scénographie destinée à dessiner un imaginaire islamique. Le sens religieux n'apparaît qu'à l'échelle micro, au niveau local, là où les attentats peuvent être lus d'une autre manière. Les attaques contre les synagogues d'Istanbul sont survenues en plein sabbat, au moment où les juifs d'Istanbul étaient rassemblés pour la prière du samedi. Ces attentats ne visaient pas à dénoncer les accords entre la Turquie et Israël, mais très directement la communauté juive d'Istanbul et la liberté qu'elle a d'exercer sa religion. Le choix des synagogues n'est en rien secondaire ou accessoire. Les analyses d'ordre général, de politique internationale, opèrent un déplacement par rapport à ce qui est donné à voir (ici les synagogues et non un bâtiment officiel), occultent le vécu et l'émotion (ceux des citoyens juifs d'Istanbul). Or, la terreur est un moyen d'intimider, de menacer non seulement les décideurs politiques, mais aussi les simples citoyens. Les attentats contre les synagogues sont des attaques contre la présence du peuple juif, et celle de la religion juive sur une terre d'islam. Les terroris-



tes mettent à la fois au défi l'héritage de l'Empire Ottoman multiconfessionnel et la présence de la communauté juive au sein d'une République laïque. L'acte terroriste est une sorte de performance qui simule une rupture avec l'histoire ottomane et la république laïque, une *tabula rasa*, et ce pour diffuser leur propre conception de l'islam. Le terrorisme d'Al Qaida est une tentative de se libérer des héritages de l'islam afin de pouvoir marquer de son empreinte un espace « vierge ». Il s'agit là d'intimider le peuple juif d'Istanbul, leur interdire d'exercer leur foi, leur montrer qu'ils ne sont pas chez eux, et de rappeler ainsi la dimension religieuse d'un pays laïc. Détruire des synagogues, c'est montrer une volonté d'empêcher l'exercice d'une autre religion que la religion musulmane dans l'espace public. L'islamisme radical veut avoir le monopole, le contrôle de l'espace public pour le placer sous l'hégémonie du religieux. On a expliqué le choix des cibles Britanniques par l'alliance de la Turquie avec l'Amérique et l'Angleterre, bien que l'État turc ne se soit pas impliqué dans la guerre contre l'Irak. Certes, le conflit iraquien a joué un rôle central dans ces attentats, en particulier dans le choix du consulat britannique. Mais on peut lire dans l'attaque contre la banque HSBC un message bien moins apparent de la mémoire et de l'imaginaire islamiques. Ce ne sont pas les « intérêts britanniques » qui ont été visés, comme l'a rappelé maladroitement une certaine partie de la presse internationale, mais « l'intérêt » tout court, l'usufruit de l'argent (« faiz ») par les banques ainsi que la nouvelle génération de turcs, formée au secteur de la finance internationale. Le droit musulman interdit le crédit bancaire; c'est ce que rappelle cet attentat dont l'objectif est de détruire l'icône qui incarne le crédit, c'est-à-dire la banque. Le radicalisme islamiste montre là aussi ce glissement d'une contestation par le verbe à une contestation par le symbole. Ce terrorisme introduit un agenda religieux, sélectionne certains interdits du droit musulman ou des prescriptions de l'islam, marginalisés, voire répudiés par le monde moderne. Ce répertoire religieux est simplifié à l'extrême, coupé du savoir de la théologie musulmane. Il peut ainsi être diffusé très largement. Il s'agit moins d'une construction idéologique que l'élaboration d'un imaginaire islamique mis en scène par le terrorisme.

Les icônes et le répertoire religieux

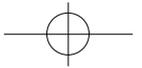
On peut avancer l'hypothèse selon laquelle chaque attaque terroriste réunit une icône politique et un répertoire religieux: la révolution islamique de 1979 et l'application de la « sharia »; le « fatwa » de Khomeiny contre Salman Rushdie et le blasphème (1989); la destruction des statues de Bouddhas en Afghanistan par les Talibans et l'idolâtrie (2001); le 11 septembre 2001 à New York et la déclaration d'un « jihad



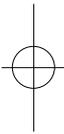
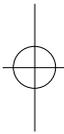
global » peuvent être considérés parmi les « signes postes », pour reprendre le titre du livre de référence de l'islamisme radical écrit par Sayyid Kutb. Chaque icône marque une date et un lieu, participant ainsi à l'élaboration d'une cartographie, mais aussi d'un nouvel imaginaire islamique. Les ressorts du terrorisme sont moins dans une idéologie islamique qui reste aux mains d'un nombre restreint d'intellectuels que dans le déploiement d'un imaginaire religieux, transmis pas les images et les représentations collectives. La cartographie du terrorisme va ainsi de pair avec une mise en scène, une scénographie qui se met en œuvre par des « images » et un répertoire religieux. Celui-ci ne ressemble guère aux interprétations classiques et traditionnelles de l'islam. Les références coraniques sont sorties de leur contexte, utilisées abusivement par ceux qui ne peuvent se prévaloir d'une quelconque autorité religieuse pour interpréter le texte coranique, et qui n'acquièrent de légitimité que par leur assaut contre l'Occident, leur activisme, voire leur martyr. De chaque acte offensif ressuscite une réverbération religieuse qui cherche à conquérir de nouveaux territoires (le « futuhat ») comme de nouveaux imaginaires. Il y a dans l'action terroriste un effet de performance ; les icônes détruites véhiculent un répertoire religieux, rappellent les interdits face à un monde qui érige en valeur la personne humaine, la liberté de la pensée mais aussi du plaisir, le pluralisme religieux mais aussi la sécularisation. Le terrorisme redessine, d'une manière virtuelle, les frontières entre l'islam qu'ils préconisent et le monde moderne qu'ils condamnent. L'acte terroriste, dans son unité supposée, se nourrit en fait de plusieurs strates de sens superposées et entremêlées. L'acte terroriste opère une synthèse que l'on peut saisir par l'incident lui même, mais aussi par les nombreux indices qu'il laisse derrière lui et qui, dans une association invisible, lui donne un sens politique et religieux. Par ailleurs, ces strates de l'action terroriste ne sont pas perçues ni hiérarchisées de la même manière selon les publics, européen, laïc et musulman.

L'islam a visage humain

La Turquie toute à la fois laïque, musulmane et pro-européenne cristallise en son sein ce que le terrorisme d'Al-Qaïda condamne. Le terrorisme islamiste a voulu détruire l'islam d'une société ouverte, une Turquie comme trait d'union entre deux civilisations. Son objectif est de couper les ponts entre la Turquie et l'Occident, entre elle et les autres pays musulmans. Le terrorisme mondial cherche à faire échouer l'expérience turque qui pourrait avoir une valeur d'exemple pour d'autres pays musulmans et gagner ainsi une dimension plus universelle. Les musulmans suivent avec beaucoup plus d'attention l'expérience du parti de la Justice et du Développement (AKP)



que le modèle de la révolution islamique iranienne. L'AKP, issu de la mouvance islamiste, est au pouvoir depuis les élections générales du 3 novembre 2002. Ce parti qui revendique son évolution d'un courant politique islamiste vers un parti « conservateur démocrate » se distingue à la fois des groupes qui prônent le terrorisme d'un côté et de la révolution islamique en Iran de l'autre. Son gouvernement s'inscrit ouvertement dans la lignée de l'héritage républicain laïc et pro-européen de la Turquie. C'est sous son gouvernement qu'une série de réformes, destinée à harmoniser les lois turques avec celles de l'Union Européenne, a été adoptée: l'abolition de la peine de mort (une première dans le monde musulman), la levée des obstacles juridiques à la liberté d'expression, l'enseignement des langues locales dont le kurde, la nouvelle législation portant sur les fondations chrétiennes et enfin la limitation de l'influence des militaires (le Conseil National de Sécurité) dans la vie politique de la Turquie. Ces réformes montrent comment la perspective européenne œuvre dans la vie politique turque, crée un encadrement juridique, et engendre une dynamique de démocratisation portée par le gouvernement d'AKP.



Le gouvernement d'AKP a également gagné en crédibilité auprès des publics du monde arabe et musulman en refusant d'engager la Turquie dans la guerre contre l'Irak (mars 2003). Tournant dans les relations d'alliance entre la Turquie et les États-Unis, cette position n'a pas pour autant fait évoluer l'état d'esprit des pouvoirs publics européens, toujours très sceptiques à l'égard de son éventuelle adhésion à l'UE. Mais le non-engagement du gouvernement d'AKP dans le conflit iraquien lui a fourni, d'une manière non intentionnelle, une légitimité islamique que le terrorisme d'Al-Qaïda aurait souhaité détruire.

Le terrorisme islamiste d'Al-Qaïda a mis à l'épreuve le gouvernement d'AKP. Une épreuve qu'il a su tourner à son avantage en démantelant les réseaux islamistes et en arrêtant leurs membres. L'AKP a aussi gagné un pari intellectuel et politique en reconnaissant la nature islamiste des attentats et en se démarquant ainsi très clairement du radicalisme religieux. Enfin, la visite du premier ministre Tayyip Erdogan au grand Rabb de Turquie pour exprimer sa solidarité avec la communauté juive d'Istanbul montre avec force la détermination du gouvernement d'AKP de ne pas accepter l'interprétation de l'islam que le terrorisme veut imposer.

La Turquie est une cible locale pour le terrorisme islamiste global car elle risque de représenter un modèle qui dépasse celui du conflit de civilisations, d'être « un passeur de frontières » entre l'islam et le monde occidental, D'une manière paradoxale qui nous laisse perplexe, on peut penser qu'Al-Qaïda a repéré la modernité musulmane que représente la Turquie avant même qu'elle soit reconnue et soutenue par les pouvoirs Européens.